

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI XXIII.

Sur un bureau de la salle, l'aubergiste tenait à la disposition des voyageurs tout ce qu'il faut pour écrire. De Saint-

Dutasse y prit une feuille de papier à lettres qu'il plia exactement comme le billet qu'il allait garder et il la plaça dans le portefeuille qu'il remit dans la poche de l'habit. Il finissait quand reparut le maître de poste, amenant le médecin.

—Tiens ! c'est le docteur Perrier ! pensa le ch valier en reconnaissant le nouvel arrivant.

Sans voir personne autre dans la salle que le blessé, Perrier marcha droit à lui et, tirant sa trousse, se mit aussitôt à sonder la blessure. La douleur de l'opération fit cesser l'évanouissement du jeune homme qui rouvrit les yeux.

—Je veux savoir la vérité. Suis-je gravement touché ? demanda-t-il d'une voix faible, mais ferme.

—Non... si la fièvre se passe bien, répondit le docteur.

—Vais-je donc avoir la fièvre ? prononça vivement le blessé.

—Avant deux heures vous serez en délire.

—Le délire ! répéta d'Armangis dont l'accent dénotait une terreur qui allait croissant.

—Oui, vous divaguerez... vous parlerez à tort et à travers, ajouta Perrier qui achevait son pansement.

Evitant de se montrer à son adversaire, de Saint Dutasse, ayant Bourguignon près de lui, se tenait dans un coin obscur de la salle, derrière sa victime.

—On dirait qu'il craint, dans ce prochain délire, de trop conter ses petites affaires ? souffla Bourguignon à son maître.

—Et il a raison, répondit le pique-assiette devenu grave. A ce moment un souvenir revint subitement à la mémoire encore troublée du jeune homme qui, frissonnant, balbutia tout effaré :

—Mon portefeuille... donnez moi mon portefeuille... là, dans mon habit.

Sans l'avoir lue, M. d'Armangis savait-il que la lettre devait être compromettante ? Avant que la fièvre lui enlevât la raison, voulait-il détruire ce papier qui, pendant la crise, pouvait tomber au pouvoir de quiconque ? Il faut le croire, car, lorsque le maître de poste lui tendit le portefeuille, il s'en saisit brusquement et sa main tremblante y chercha le billet.

—Veuillez me tenir une lumière ? dit-il.

Le blessé regarda d'un oeil sombre cette lettre fermée que pressaient ses doigts convulsifs. Avant de l'anéantir, il hésitait à lire. Enfin il sembla se faire violence et, sans songer qu'on pouvait l'entendre, il murmura à mi voix :

—Non !... je veux oublier cette femme maudite !

Puis, sans l'ouvrir, il

présenta le billet à la flamme de la chandelle que lui tendait le maître de poste et le regarda se consumer.

—Eh ! eh ! il a eu là une heureuse idée ! pensa de Saint-Dutasse joyeux.

L'effort que venait de faire le jeune homme avait épuisé ses dernières forces. Une syncope le renversa sans connaissance sur la banquette.



—Je viens prendre des nouvelles de nos chasseurs...

— Cours préparer bien vite un lit, ordonna Perrier à l'aubergiste.

En voyant M. d'Armangis s'évanouir, le chevalier avait quitté son coin pour s'avancer vers le médecin qui lui tournait le dos.

— Comment va le docteur Perrier ? demanda-t-il en lui frappant sur l'épaule.

À la vue de M. de Saint-Dutasse, une rapide expression d'inquiétude passa dans les yeux du médecin.

— Ah ça ! continua le pique-assiette, vous vous êtes donc établi de ce côté du département ? Au château de Gabrinoff, où vous êtes fort regretté, on vous croit installé à Paris.

— J'y ai été, il est vrai, pour traiter d'une clientèle dont il m'a été demandé un si énorme prix que j'ai dû y renoncer. Alors je suis revenu exercer dans ce pays... l'endroit est meilleur qu'à Douchéry où ils ont tous une santé de fer... Par ici, les fièvres m'aident à vivre tant bien que mal.

— Il vous faudrait quelques riches clients comme l'était de Gabrinoff. Etiez-vous encore là-bas quand il a été tué ?

— Non, j'étais parti le matin même du jour où son cadavre a été trouvé. J'ai appris le crime par les journaux en arrivant à Paris, répondit Perrier avec une légère hésitation dans la voix.

— Pauvre comte ! soupira le chevalier. Qui nous eût dit, le jour de sa noce, où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, que la mort l'attendait à si bref délai !

— Son trépas a détruit mes espérances, car j'avais compté sur sa générosité pour lui emprunter les fonds nécessaires à mon établissement dans la capitale.

— Bah ! vous retrouverez un autre protecteur.

Le docteur secoua tristement la tête :

— On n'a pas deux fois la même chance, soupira-t-il.

— Surtout quand on la laisse bêtement échapper, appuya le chevalier.

À l'intonation que de Saint-Dutasse avait mise dans sa phrase, Perrier le regarda étonné.

— J'ai donc laissé échapper la chance ?... En quoi faisant, s'il vous plaît ? demanda-t-il lentement.

— Tout à l'heure, à propos de M. d'Armangis.

— Ah ! le blessé est M. d'Armangis... le riche M. d'Armangis ? fit le docteur qui n'avait connu le jeune homme que de nom.

— Lui-même.

— Et, à propos de ce monsieur, vous dites que j'ai commis..

— Une vraie bêtise.

— Laquelle ?

— Celle d'ordonner au maître de poste de préparer un lit dans son auberg... au lieu de faire transporter le blessé chez vous.

— Parce que ?

— Parce que si, dans son délire, M. d'Armangis doit parler, il vaut mieux que ses paroles tombent dans l'oreille d'un sire intelligent que dans celles de ces brutes de paysans qui clabauderont.

— Ah ! fit seulement Perrier dont le regard plongea dans les yeux de de Saint-Dutasse.

Les deux hommes se regardèrent en silence durant dix secondes.

— Merçi ! articula enfin le docteur.

Le maître de poste entra en ce moment pour annoncer que le lit était prêt.

Le médecin fit une lugubre moue en disant :

— J'ai bien peur que le malade n'en profite pas longtemps.

— Est-ce qu'il va mourir ici ?

— Je le crains.

— Ah ! mais non ! ah ! mais non ! ma femme est superstitieuse en diable ! s'écria le pauvre aubergiste désespéré.

— Alors prête-moi deux de tes palefreniers ou de tes postillons qui transporteront ce malheureux chez moi.

— Je vais vous en donner quatre pour qu'il s'en aille plus vite.

Bientôt les quatre hommes emportaient le blessé toujours évanoui. Avant de les suivre, le médecin salua le chevalier :

— Merci ! répéta-t-il.

Cinq minutes après, le maître de poste rentrait pour prévenir que la chaise, solidement réparée, pouvait continuer le voyage.

— Bourguignon, fais descendre de la voiture les bagages de M. d'Armangis... et en route ! commanda le pique-assiette.

Le surlendemain, M. de Saint-Dutasse arrivait à Paris.

XXIV.

Comment la comtesse de Gabrinoff était-elle devenue plus tard Mme d'Armangis ? C'est ce que nous nous réservons d'expliquer à son heure. Après avoir ainsi fait connaître une partie du passé de cette femme, nous retournerons à ce point de notre histoire où Bourguignon, ayant vainement attendu, pendant deux jours, le retour de Paul Avril qui l'avait quitté pour aller dîner chez Mme d'Armangis, s'était rendu aux informations chez Caduchet. N'ayant pu obtenir du sourd aucuns détails sur cette disparition, le vieux domestique avait alors murmuré cette phrase :

— Il faut que je mette la main à la pâte !

À présent que notre lecteur a fait ample connaissance avec Bourguignon, il comprendra quel fin limier de Jozères, Perrier et Mme d'Armangis allaient avoir à leurs trousses.

À l'heure même où le rusé domestique se préparait à chercher la trace de son jeune et nouveau maître, il était précisément question de Paul Avril dans le salon de M. de Jozères, chez lequel Mme d'Armangis était en visite.

— Oui, voilà vingt-cinq ans que je treuble... vingt-six ans écoulés depuis que le misérable de Saint-Dutasse nous déroba ce terrible reçu avec lequel, toute sa vie, il m'a commandé en maître, disait M. de Jozères en secouant la blanche et vénérable tête que l'âge lui avait donnée.

— Allons, cher ami, rassurez-vous, votre longue terreur va toucher à sa fin, répliqua Mme d'Armangis sur un ton d'assurance.

— Avez-vous donc déjà ces papiers en votre pouvoir ? s'écria l'ancien magistrat dont l'œil brillait de joie.

— Oh ! oh ! fit-elle en riant, l'impatience vous emporte ! C'est aller trop vite en vérité ! Vous voudriez n'avoir déjà plus rien à craindre de l'héritier du chevalier quand une semaine n'est pas encore écoulée depuis l'enterrement de notre ennemi.

— Entièrement pendant lequel Perrier, propriétaire de la maison, est entré avec une double clef dans l'appartement du défunt, et l'a fouillé à fond sans pouvoir mettre la main sur la cachette aux papiers, ajouta de Jozères.

Après avoir souri à ce détail qu'elle ignorait, Mme d'Armangis continua :

— C'est donc à la suite de cette inutile recherche que le

docteur, voyant qu'il fallait traiter à l'amiable avec l'héritier, vint me prévenir qu'un nouveau et plus jeune adversaire avait remplacé l'aïeul et qu'il me fit part de votre combinaison pour obtenir le désarmement de Paul Avril !

—Oui, Perrier et moi, nous lui fournirons cinq cent mille francs pour épouser votre fille Blanche qui, de son côté, aurait été dotée par M. d'Armagis.

—Et, comme je n'avais nullement l'intention d'accorder mon enfant à cet Avril maudit, vous rappelez-vous ce que j'ai proposé au docteur ?

—Vous avez demandé que les cinq cent mille francs que nous offrons fussent à vous si, dans le délai d'un mois, vous arriviez à obtenir du jeune homme la remise des papiers, Perrier a tenu la gageure et, le soir même, aux Italiens, nous vous avons amené cet Avril dans votre loge.

—Lequel Avril, le lendemain, venait dîner chez moi... tout amoureux et timide, ajouta Mme d'Armagis en éclatant de rire au souvenir du prompt triomphe remporté par sa beauté.

—Eh bien ? fit M. de Jozères, ignorant la cause de cette gaieté.

—Eh bien, aller demander le jeune homme à son domicile et ou vous répondra qu'il n'y a pas reparu.

—Ce qui veut dire ? demanda l'ancien procureur dans la pensée duquel germa aussitôt l'idée d'un crime.

—Ce qui veut dire que si je ne possède pas encore les papiers, leur propriétaire est en mon pouvoir.

—Ah ! vous le tenez enfermé ?

Mme d'Armagis se redressa fière, et d'un ton sec :

—Quel besoin ai-je donc d'enfermer les gens ! dit-elle. Regardez-moi, mon cher, et veuillez me dire si un amoureux auquel j'aurai indiqué une retraite pensera jamais à la quitter... quand je lui aurai permis de m'y attendre.

—Ah ! fit en souriant M. de Jozères qui avait comprise.

Et, après avoir contemplé la radieuse beauté de sa complice, il reprit :

—Alors il vous attend ?

—Depuis trois jours.

—Près d'où ?

—A cinq lieues de Paris.

Puis, comme son ex-tuteur la regardait en hésitant à parler, Berthe ajouta moqueusement :

—Épargnez-vous, cher ami, la question qui vous brûle les lèvres.

—Vous refuseriez de me dire le nom de l'endroit où vous avez envoyé ce jeune homme ?

—Parfaitement.

—Nos intérêts ne sont-ils pas communs ? Ce papier que je veux retrouver ne vous compromet-il pas autant que moi ?

—Oui, celui-là, c'est vrai... mais vous oubliez qu'il n'y a pas que celui-là. Il en existe d'autres qui ne me regardent nullement... et que vous voudriez bien revoir aussi par la même occasion, n'est-ce pas ?... vif désir que partage également ce bon docteur Perrier.

—Ainsi, vous nous abandonnez ?

—Non pas... mais je penserai d'abord à moi.

—Et après ?

—Je m'occuperai alors de vous et de Perrier... si vous m'en priez bien... d'une façon très-éloquente... très-persuasive.

En l'écoutant, de Jozères était resté ébahi.

—Est-ce que vous ne me comprenez pas ? demanda-t-elle d'une voix toujours railleuse.

—Je comprends si bien que je vous ferai remarquer que c'est pour retrouver les preuves qui nous compromettent, Perrier et moi, que nous devons vous donner nos cinq cent mille francs.

—Comment avez-vous dit ?

—Nos cinq cent...

—Bon ! bon ! n'en répétez pas plus... c'est bien " nos " que vous avez prononcé.

—Sans doute : nos... puisque le docteur et moi fournissons ensemble la somme.

—Alors vous, de Jozères, vous mettez deux cent cinquante mille francs ?

—Sans doute, la moitié.

Mme d'Armagis fit la moue.

—Oh ! oh ! dit-elle, vous n'êtes pas trop généreux à payer les services qu'on vous rend.

Puis d'un ton lent :

—Moi, reprit-elle, rappelez-vous le, cher ami, j'ai eu, dans le temps, besoin de vous... et je vous ai donné un million. Aujourd'hui, à votre tour, vous avez besoin de moi...

—Eh bien ? demanda l'ancien procureur inquiet.

—Ce sera le même prix, prononça tranquillement la belle femme.

—Vous exigez que nous vous donnions un million ! exclama l'avare en blémissant.

Mme d'Armagis ouvrit des yeux étonnés.

—Nous ! fit-elle sur le ton de la surprise. Pourquoi ce " nous ? " A quel propos mettre Perrier dans un ancien compte ? Non, le docteur viendra plus tard et à part. Je dis " vous "... rien que vous... vous tout seul...

Et reprenant le ton moqueur :

—En un mot, ajouta-t-elle, je veux que vous me rendiez le million que vous m'avez jadis extorqué.

—Un million ! mais c'est tout ce que je possède ! gémit plaintivement le magistrat.

Berthe se renversa sur le dossier de son fauteuil et, les paupières demi-closes, elle regarda l'ex procureur de la plus impertinente façon en disant d'une voix ironique :

—Après ce million qu'il m'a fallu vous donner, voudriez-vous me faire croire que vous vous en êtes tenu à un aussi brillant début ? L'appétit vient en mangeant... et vous avez jadis une telle fringale de richesses que vous n'avez pu la rassasier avec la modeste somme abtenu de moi... D'où est venue votre intimité avec le docteur qui passe pour être plusieurs fois millionnaire ? Pourquoi ce richard, qui avait le choix des gendres, vous a-t-il livré sa fille, jeune et jolie, à vous vicillard qui pourriez être son aïeul ? C'est qu'il a dû se passer, entre vous, quelque bonne opération de coquins dont vous vous êtes partagé le produit. Donc, mon million n'est plus seul et, si douloureux que soit le sacrifice, il faut vous résoudre à me le rendre. A ce prix, je me charge de vous rapporter ces preuves que possède Paul Avril.

—Et si je vous refuse ? demanda M. de Jozères, qui avait retrouvé son calme.

—Alors, dès que les papiers qui vous compromettent seront entre mes mains... je m'en servirai.

Le magistrat haussa les épaules.

—En vos mains, ces papiers n'ont plus aucune valeur, dit-il tranquillement.

—Eh bien, quand je connaîtrai chacun de ceux qu'ils intéressent, je leur apprendrai à s'en servir, ricana Mme d'Arman-

gis, irritée par la résistance de celui qu'elle croyait tenir à son tour.

Avant que de Jozères pût répliquer, on frappa à la porte du salon.

—Qu'est-ce ? demanda-t-il au domestique qui se présentait.

—C'est Mlle Cardoze qui voudrait entrer, elle est envoyée par le père de madame, répondit le valet.

—C'est sans doute quelque commission pour Mme de Jozères... Dis-lui que ma femme n'est pas au salon et qu'elle la trouvera dans sa chambre.

Le domestique di-parut.

—Tenez, reprit Berthe, voici encore un mystère que je serai fort aise d'éclaircir.

—Quel mystère ?

—À propos de la Cardoze. Je suis curieuse de savoir pourquoi Nicole, qui était la fiancée de Perrier, l'a laissé si tranquillement se marier et s'est contenté d'être une humble domestique dans la maison où elle aurait dû commander.

—Voulez-vous que je vous donne un bon conseil ? dit le vicillard qui l'avait écoutée en secouant la tête.

—Avec grand plaisir.

—Eh bien, ne vous occupez pas de Nicole.

—Vraiment. Et pourquoi ?

—Parce que la Cardoze est une nature sauvage qui ne gardera pas avec vous ces ménagements que Perrier ou moi pouvons avoir.

—Et alors ? fit la belle femme en traînant la voix.

—Elle pourrait peut-être vous faire repentir de votre curiosité à son égard, répliqua le magistrat avec un sombre sourire.

Le visage de Mme d'Armangis s'éclaira d'une joie subite.

—Eh ! mais, dit-elle de son accent moqueur, savez-vous que c'est fort tentant ce que vous m'offrez là.

—Tentant ! répéta de Jozères surpris du peu d'effort produit par la menace qui se cachait sous son prétendu conseil.

—Sans doute... tentant... songez-y donc, cher ami ?... La haine de Mlle Nicole !... on ne propose pas une aussi amusante distraction à une pauvre femme qui s'ennuie sans qu'elle soit aussi-ôt tentée d'en profiter.

Et Berthe appuya son persiflage d'un rire plein d'un indolent mépris pour l'ennemie dont on disait lui parler.

Depuis une heure, le vicillard tremblait devant cette femme qui, de fidèle alliée qu'elle avait été d'abord dans l'affaire de Paul Avrii, allait devenir adversaire redoutable. En l'entendant ainsi parler de Nicole, une pensée de vengeance lui arriva :

—Si je les mettais aux prises ? se dit-il.

À ce moment, le domestique reparaisait à la porte du salon. Il venait annoncer que la Cardoze avait répondu que la commission dont elle était chargée par son maître concernant M. de Jozères lui-même, elle tenait à lui parler.

—Permettez-vous que je la rejoive dans ce salon ? demanda ce dernier à sa visiteuse.

—Mais, comment donc ? qu'elle apparaisse, cette terrible fille ! répondit-elle de sa voix la plus gaie.

En entrant, la Cardoze vit bien qu'une dame était avec M. de Jozères, mais elle ne chercha pas à la reconnaître. Elle s'était seulement avancée de deux pas, et, comme l'ex procureur était venu à sa rencontre, ce fut tout près de la porte, à l'autre extrémité du salon, qu'elle fit à voix basse sa commission.

Elle avait fini et étendait la main vers le bouton de la porte pour sortir, quand, sur une courte phrase que lui souffla le ma-

gistrat, elle se retourna brusquement vers Mme d'Armangis, sur laquelle ses deux grands yeux noirs se fixèrent.

—Ah ! on vient de mettre le feu aux poudres, pensa cette dernière qui comprit le mouvement.

Le regard rivé à celui de son ennemie, elle attendit la Cardoze qui arrivait à petits pas lents comme la bête féroce qui flairer sa proie avant de bondir sur elle.

Toutes deux du même âge, chacune avait conservé le type distinct de la beauté de sa jeunesse. L'une fine, distinguée, aristocratique, élégante ; l'autre superbe de formes, ardente, énergique.

—Eh bien, Nicole, qu'as-tu donc à me dire ? demanda Mme d'Armangis de sa plus impertinente intonation quand elle vit la servante devant elle.

La Cardoze était pâle, et dans ses yeux étincelait une sombre colère. D'un ton bref et dur, elle répondit :

—J'ai à vous dire, Berthe de Valnac, qu'il existe entre nous un vieux compte de sang à régler. En mémoire de mon père, j'ai bien voulu ne pas m'en souvenir... faites que je l'oublie toujours.

—Oh ! oh ! sais-tu, ma fille, que tu as tout l'air de menacer ?

—Je ne menace pas... j'avertis.

—Tu avertis... de quoi ?

—Qu'il y aura prudence de votre part à ne pas vous mêler des affaires des autres.

—Et si l'envie me prenait de m'en mêler, qu'arriverait-il ? ricana la grande dame. Tiens, M. de Jozères peut te le répéter, je lui disais tout à l'heure que l'ennui me fait chercher partout des distractions. Or, tu es vraiment si diable avec tes avertissements que j'ai une envie folle de savoir où ils me conduiront... Je ne sais pourquoi je m'imagine que je m'amuserais fort si je cherchais à sonder les mystères de la maison Perrier.

La Cardoze, appuyant la main sur le dossier du fauteuil de Mme d'Armangis, se pencha vers elle et, à mi-voix, lui dit avec un accent de férocité implacable :

—Le père est monté sur l'échafaud pour vous sauver la vie, la fille y montera pour vous avoir tuée si vous donnez suite à votre projet.

—Eh bien, à la bonne heure, voici ce que j'appelle une réponse. Au moins, je saurai à quoi m'en tenir si la fantaisie me pousse à étudier d'un peu près la famille Perrier, répliqua Berthe sans s'émuvoir du terrible avenir qui venait de lui être annoncé.

Puis, en lui riant au nez, elle s'écria :

—Mes compliments, Nicole. Les coquins peuvent dormir tranquilles, tu veilles sur eux.

La Cardoze secoua la tête :

—Non, fit-elle d'une voix triste. Je défends les innocents que votre folie pourrait atteindre.

Sur ces mots, la servante gagna lentement la porte, et quand elle en eut atteint le seuil, elle s'arrêta pour ajouter :

—Si, par votre faute, "elle" verse une larme, si "elle" éprouve le plus petit chagrin, je vous le répète, Berthe de Valnac, ma vengeance saura vous atteindre !

Et la Cardoze disparut après avoir ponctué sa phrase d'un menaçant geste du poing.

Surprise par la dernière et mystérieuse phrase, Mme d'Armangis se retourna vivement vers M. de Jozères qui, muet et, au moins, avait assisté à cette longue scène.

—Eh ! elle ! De qui donc nous parle Nicole ? demanda-t-elle.

— Sans doute de Mme Perrier, cette malheureuse femme mourante qu'elle veut protéger.

Berthe connaissait trop le caractère altier et vindicatif de la Cardoze pour ne pas être certaine que cette farouche créature devait avoir voué une haine profonde à celle qui était venue lui prendre sa place.

— Non, c'est impossible, la Cardoze ne peut veiller sur Mme Perrier, dit elle en haussant les épaules.

— Pour quelle raison ?

— Parce que, la première avant tout le monde, elle doit souhaiter la mort de la femme... de son fiancé.

— Alors, expliquez pourquoi, depuis vingt-six ans que Perrier est marié, la Cardoze s'est faite la domestique de sa rivale. Si elle souhaite cette mort... vous reconnaîtrez que ce souhait est des plus patients.

— C'est vrai, avoua Mme d'Armangis, qui se mit à réfléchir.

Tout à coup elle se leva en s'écriant :

— Ma foi ! tout cela est vraiment trop curieux à apprendre pour que je me prive du plaisir de l'étudier...

— Ainsi vous persistez, malgré la menace de Nicole ? appuya M. de Jozères.

— Surtout à cause de la menace.

— Vous vous tournez contre nous ?

— Pas le moins du monde, cher ami.

— Vous allez pourtant nous combattre.

— Du tout, je veux tenter une affaire. Je tiens Paul Avril en mon pouvoir. Que j'obtienne de lui tous ces papiers qui font sa force... et vous aurez simplement changé de vendeur... vous traiterez avec moi. Seulement, pour savoir le prix que valent vos secrets, il faut que je les connaisse.

Et Berthe, en se préparant à partir, ajouta d'un ton résolu :

— Aussi, je vous jure que je les connaîtrai.

XXV.

La commission que la Cardoze était venue, de la part de son maître, remplir auprès de M. de Jozères se résumait en cette phrase qu'elle avait murmurée à l'oreille de ce dernier :

— M. Perrier m'envoie vous prévenir que Bourguignon, l'ancien domestique du chevalier, aujourd'hui au service de Paul Avril, est en ce moment à la maison. Il se présente pour avoir des renseignements sur son maître disparu depuis trois jours. Le docteur m'a chargé de vous demander si vous êtes pour quelque chose dans cette disparition qu'il ignorait.

— Je viens de l'apprendre moi-même à l'instant de Mme d'Armangis qui se vante d'en être l'auteur, répondit M. de Jozères à voix basse.

— Est-ce elle qui est assise, à l'autre bout du salon, derrière moi ? souffla la servante sans tourner la tête.

— Oui. Elle a attiré le jeune homme dans une sorte de guet-apens d'amour où il est allé l'attendre et elle refuse de désigner l'endroit de ce rendez-vous. Préviens le docteur que j'accourrai chez lui aussitôt qu'elle m'aura quitté pour lui faire part du danger dont elle nous menace.

— Bien. Alors je pars en fignant de ne pas l'avoir aperçue ajouta Nicole.

Et, comme on l'a vu, elle tendait la main vers le bouton de la porte pour sortir, quand le magistrat lui avait rapidement dit :

— Oui, nous sommes menacés Perrier, moi... et "elle..." tu entends bien, "elle" aussi.

A ces mots, la Cardoze avait tressailli de tout son être et, une subite fureur lui envahissant le cerveau, elle s'était brusquement tournée vers Mme d'Armangis. Alors s'était passée la scène que nous avons décrite en notre dernier chapitre.

Pour avoir ainsi envoyé Nicole donner l'alarme chez son gendre, le docteur, on le comprend, ne devait pas être des mieux rassurés.

Quand Bourguignon s'était présenté chez Perrier, la porte lui avait été ouverte par une femme de chambre dont la figure bouleversée attestait un grave événement survenu dans la maison.

— Je viens prendre des nouvelles de nos chasseurs, débata le vieux domestique.

— Quels chasseurs ? fit la soubrette étonnée.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

LA FIANCÉE DU FORÇAT

DEUXIEME PARTIE

IV.

L'officier de l'état civil ne comprend rien au silence qui a accueilli sa première interrogation... Tous les yeux se tournent vers la mariée.

Mais les hésitations de Mathilde ont cessé. Et c'est d'une voix nette, quoiqu'un peu faible qu'elle répond :

— Oui !

Le sacrifice est consommé !

Un soupir général de soulagement se fait entendre dans la salle.

Le marié est blême, défait. Il a toutes les peines du monde à retenir sous ses paupières les larmes qui tendent à s'en échapper.

Mathilde est bien à lui. L'union est irrévocable ; rien ne peut briser désormais la chaîne qui les lie l'un à l'autre. Mais le trouble et les tergiversations de celle qui est désormais sa femme, viennent de lui révéler une affreuse vérité.

— Je pose à la main, se dit-il avec désespoir. Le cœur ne m'appartiendra jamais.

Cependant, un regard suppliant de la jeune femme vint le rasséréner un peu ; elle avait l'air d'implorer son pardon :

— J'étais si émue, si bouleversée ! balbutia-t-elle, que la parole s'était figée dans ma gorge, et que ces trois lettres ne pouvaient pas sortir de ma bouche.

Mlle Moublant était devenue plus calme, elle avait pris son parti ; le violent combat intérieur qui s'était livré en elle était terminé : elle était la femme d'Edouard Marquis.

Aussi le second acte de la cérémonie, la bénédiction religieuse, s'accomplit-il sans incident.

Mathilde avait chassé les idées noires qui l'assiégeaient depuis vingt-quatre heures ; elle tâchait de se montrer souriante et de faire oublier à Edouard la minute de torture qu'il avait endurée à la mairie.

La cérémonie religieuse venait de finir ; les jeunes époux avaient reçu dans la sacristie les félicitations des invités ; Mathilde paraissait heureuse ; Edouard était radieux.

Le cortège allait sortir de Saint-Thomas d'Aquin quand, tout à coup, se produisit un événement aussi dramatique qu'inattendu.

V.

Pendant toute la durée de la cérémonie religieuse, on aurait pu remarquer dans l'assistance, accoudé contre un pilier, un grand jeune homme qui paraissait suivre avec un vif et douloureux intérêt tous les détails de la solennité.

On avait pu le voir auparavant à la mairie du septième arrondissement, se dissimulant avec soin derrière la foule.

Son âge était assez difficile à déterminer.

À n'en juger que par les rides de son front et par les nombreux fils argentés de sa chevelure et de sa moustache, on eût été tenté de lui donner au moins quarante ans.

Mais à la vivacité de son œil noir, à un certain je ne sais quoi qui se révélait dans ses traits, dans sa physionomie, dans son attitude, dans sa démarche, il était aisé de reconnaître qu'il était plus jeune.

Sans aucun doute, de cruelles épreuves, de terribles souffrances avaient dû le nourrir prématurément et le vieillir avant l'âge.

Comment se trouvait-il là ? À quel titre ? Dans quel but ?

La simplicité de sa toilette, le soin avec lequel il se tenait à l'écart, suffisaient pour attester qu'il n'était point au nombre des invités.

S'il n'eût été qu'un simple curieux, il n'aurait pas pris la peine de suivre de loin le cortège de la mairie à l'église Saint-Thomas-l'Aquin.

Que voulait-il ? Qu'espérait-il ? Il n'aurait pas su le dire lui-même.

Un moment, un seul moment, il avait paru sortir de sa sombre impassibilité.

Quand les lèvres de la mariée avaient hésité devant le "oui" fatal, le visage de l'inconnu s'était soudainement illuminé ; son cœur avait battu plus fort... Et puis le malheureux était retombé bien vite dans sa morne résignation...

—Qu'importe ? s'était-il dit. J'aurai le courage d'aller jusqu'au bout... Je veux la revoir encore une fois... une dernière fois !

Et tandis que la noce remontait en voiture, il avait couru fiévreusement, par le chemin le plus court, jusqu'à Saint-Thomas-d'Aquin.

Personne ne faisait attention à lui et ne pouvait soupçonner qu'il fût autre chose qu'un spectateur indifférent, amené là par le hasard et le désœuvrement.

Qui donc aurait deviné que les harmonies majestueuses du grand orgue frappaient si douloureusement ses oreilles ; que chacune des paroles, prononcée par le prêtre officiant, s'enfonçait dans son cœur comme un coup de poignard ?

Il y avait là un drame poignant et muet, dont n'avaient conscience ni les mariés, ni les parents, ni les invités.

Tout était terminé, la journée semblait devoir s'achever sans encombre. Le cortège était arrivé sous le portail. Edouard Marquais, fier et triomphant, sentait avec ivresse s'appuyer mollement sur son bras la main de celle qui, désormais, était bien et dûment sa femme.

Qu'avait-il à redouter maintenant ? Levant haut la tête et souriant à tout le monde, n'était-il pas en état de défier le sort, de braver l'adversité ?

L'équipage de la mariée s'était avancé et attendait. Les chevaux piaffaient d'impatience.

Tout à coup un cri strident se fit entendre...

Mathilde, quittant brusquement le bras de son mari, bondissait de trois pas en arrière, avec des gestes de terreur.

Ses membres tremblaient, son sein palpitait à faire craquer le satin qui en dessinait les adorables contours ; ses lèvres frémissaient ; ses yeux hagards étaient obstinément fixés sur la haie de curieux qui contemplaient le jeune couple...

Elle était comme fascinée par une terrible et mystérieuse apparition.

On l'entoure avec empressement ; Edouard se précipite vers elle, et la reçoit dans ses bras.

—Mathilde ! Mon adorée ! Qu'avez-vous ? s'écrie-t-il avec des sanglots dans la voix...

Mme Marquais ne répond rien, ne semble même pas entendre la question. Son regard ne se détachait pas du point qui l'avait atterrée et frappée.

Ses mains tendues avaient l'air d'implorer le spectre imaginaire dont la vue l'avait glacée d'épouvante...

—Mathilde ! Mathilde !... Au nom du ciel !... Répondez-moi !

—Là !... là !... Voyez !... balbutia-t-elle enfin d'un accent étouffé...

Mais Edouard et tous les assistants jetèrent vainement un coup d'œil anxieux dans la direction qu'elle indiquait.

Ils ne voyaient rien que quelques femmes, et quelques hommes du quartier, groupés comme d'habitude, et formant une double haie pour voir passer la mariée...

Aucune de ces placides physionomies ne justifiait le cri d'effroi poussé par Mme Marquais.

Au milieu du mouvement de stupéfaction qui s'était produit dans la foule, et profitant de l'émoi général, l'inconnu s'était rapidement et furtivement esquivé derrière les voitures et venait de disparaître dans la petite rue Gribeauval, qui débouche dans la rue du Bac.

—Chère Mathilde ! Revenez à vous, repris Marquais avec désespoir !... Il n'y a rien, que ces braves gens qui nous admirent... Écoutez-moi ! Regardez-moi !

—Là ! là ! Il est là, vous dis-je ! murmura-t-elle affolée.

Et son index montrait toujours l'endroit où lui avait apparu l'étrange vision.

—Mathilde, mon enfant !... C'est une hallucination ! dit à son tour la douairière...

—Je l'ai vu ! Je l'ai vu !... C'est bien lui !... répétait-elle sourdement...

—Qui donc ! Tu vois bien qu'il n'y a personne de suspect ?... dit la vieille dame.

Et s'adressant tout bas au marié :

—Pauvre petite ! serait-elle comme sa mère ? Aurait-elle perdu soudain la raison ?

Mathilde secoua tristement la tête :

—Non ! dit elle avec une gravité singulière : non, je ne suis pas folle... Je l'ai vu, vous dis-je !... Et, bien qu'il ait disparu, je crois voir encore ses yeux fixés sur moi !...

—Vous êtes victime d'une déplorable illusion, chère Mathilde ! Reprenez vos sens...

—Je ne me trompe pas !... Et c'est vous, monsieur Marquais, qui m'avez indignement trompée...

—Oh ! mon Dieu ! s'écria Edouard en se tordant les bras de désespoir, et convaincu que la jeune femme venait d'être prise d'un subit accès de démence...

Une rumeur de pitié sympathique parcourut l'assistance,

—Oui, vous m'avez trompée, reprit-elle avec fermeté et en se dégageant de l'étreinte de son mari... Par malheur, il est trop tard !... L'odieuse machination a réussi !

—Encore une fois, je vous en conjure, revenez à vous !...

—Inutile de nier !... Je l'ai vu ! Je l'ai vu !

—Mais qui donc ? Je ne vous comprends pas !

—Qui ? Celui que vous avez fait passer pour mort et qui vient de sortir de sa tombe pour vous confondre et vous démasquer !

L'aliénation s'accusait de plus en plus nettement.

—Qui ? Mon Amilcar bien aimé ! continua-t-elle avec force ; le seul homme que j'aie jamais aimé et que je puisse aimer jamais ! Ah ! monsieur, si le mensonge et la ruse vous ont livré ma main, je resterai, je vous le jure, maîtresse de mon cœur... Si je ne puis être sa femme, je n'appartiendrai du moins à aucun autre !

VI.

L'état de démente de Mathilde n'était plus douteux pour personne.

Edouard ne répondait rien et se contentait de pleurer. Son désespoir était navrant.

—Pauvre jeune femme ! disait la foule. C'est le souvenir d'un ancien amour qui lui a troublé la cervelle.

La douairière se lamentait ; les témoins et les quelques invités restaient ahuris, bouche béante.

—Quel est cet Amilcar dont elle parle ? demanda l'un d'eux au marié.

Quand il eut répondu à voix basse qu'il s'agissait d'un homme mort depuis plus de deux ans, et dont le cadavre était devenu la proie des requins de l'Océan-Pacifique, Mme Marquais, qui avait deviné la réponse au mouvement de ses lèvres, affirma de nouveau, avec un redoublement d'énergie, qu'elle ne se trompait pas, qu'elle jouissait de la plénitude de ses facultés.

L'hypothèse d'une ressemblance extraordinaire dont elle aurait été la dupe et la victime, n'était même pas admissible. Un inconnu, un étranger, un indifférent n'eût pas ainsi disparu furtivement ; un curieux, en entendant le cri poussé par la mariée, se fût approché et la méprise aurait été vite reconnue.

Mercier avait obéi, en s'éloignant, à un sentiment de délicatesse qui ne contribuait qu'à accuser davantage son indentité et qu'à redoubler la douleur de son ancienne fiancée.

Cependant une pareille scène ne pouvait se prolonger indéfiniment. Chose bizarre, ce fut la prétendue folle qui reprit la première sa présence d'esprit :

—Ne nous donnons pas ainsi en spectacle ! dit-elle froidement. Le mal est irréparable ; ne l'aggravons pas. Votre bras, monsieur !

Ce langage, le ton relativement calme avec lequel ces paroles étaient prononcées ne dénotaient aucun désordre mental. Edouard se sentait ébranlé.

—Aura-t-elle dit vrai ? pensait-il en la faisant monter en voiture. Ce misérable serait-il sorti du fond de l'Océan pour éter la perturbation dans notre existence ?

On revint à l'hôtel. On comprend qu'il ne pouvait plus être question du repas de noces, ni du voyage traditionnel qui devait le suivre. Tous les visages étaient mornes et sombres. Ce jour de joie était devenu un jour de deuil.

Mathilde s'était renfermée dans sa chambre ; toutes les supplications de son mari et de la vieille cousine vinrent se briser contre un parti pris inébranlable.

Vainement l'infortuné capitaine affirmait-il que sa bonne foi ne pouvait, en aucun cas, être suspectée, et s'engageait-il à rechercher et à retrouver l'ex forçat politique, s'il était encore vivant, à se procurer la preuve de son décès, si, comme tout le monde le croyait depuis deux ans, il avait réellement péri dans un naufrage ; vainement il se traîna à ses genoux en sanglotant : Mathilde demeura inflexible.

—Je ne doute pas de votre loyauté, monsieur Marquais ! dit-elle. J'ai eu tort de vous accuser. Il n'y a eu en tout ceci, je veux bien l'admettre, qu'une horrible fatalité. Mais il faut que j'éclaircisse cet épouvantable mystère. Laissez-moi me recueillir pendant quelques jours.

—Vous êtes ma femme, chère Mathilde. Nous avons échangé ce matin des serments solennels. Et votre devoir vous commande...

—Vous ne m'entraînez pas de force, je suppose ? Oui, je suis votre femme devant la loi... Et pourtant mon consentement a-t-il été libre ? L'hésitation qui m'a saisie au dernier moment ; le funeste mono-syllabe que mes lèvres semblaient se refuser à laisser échapper ; mon trouble ; les vagues appréhensions qui s'étaient subitement emparées de moi : est-ce que tout cela n'aurait pas dû nous avertir l'un et l'autre ?... Est-ce que je n'avais pas de sinistres pressentiments ?... Vous parlez de mon devoir ; Ah ! votre devoir à vous n'est-il pas de...

—Mathilde ! Mathilde ! s'écria-t-il avec exaltation en se précipitant vers elle, pour la presser contre sa poitrine.

Elle se dégagea vivement :

—Ne me touchez pas ! je vous le défends !

—Mon devoir est de vous aimer, de vous rendre heureuse ! Et ce n'est pas un spectre sorti de votre imagination qui pourra vous arracher de mes bras.

—Un spectre ! plus à Dieu que ce fut un spectre ! Je ne me sentirais pas bourrelée de remords.

—Eh bien ! s'il est vivant comme vous le dites, je le tuerais ! s'écria-t-il avec une rage folle. Je le hais, cet homme.

—Vous ne le tuez pas, parce que ce serait une lâcheté et une infâmie ! En revanche, c'est moi qui me tuerais... Je ne puis plus être à lui et je ne veux pas être à vous.

Un homme marié depuis le matin et passionnément amoureux ne se résigne pas de gaieté de cœur à se voir ainsi repoussé, et à rentrer, le soir de ses noces, seul, humilié, désespéré, dans son appartement de garçon.

Il n'accepte pas la rivalité d'un souvenir mystique ou d'un revenant en chair et en os. C'est là une situation impossible, qui révolterait le plus doux, le plus inoffensif des époux...

Surexcité par l'amour, par la jalousie, par l'orgueil, le souci de sa dignité, par la colère, par la crainte du ridicule, Edouard s'élança de nouveau vers sa jeune femme et voulut la saisir dans ses bras.

—Mathilde ! je t'en conjure ! Tu es ma femme !... Tu m'appartiens !... Tu m'as juré obéissance et fidélité !.. Mathilde ! Chère Mathilde ! Suis moi : je te l'ordonne, ou permets-moi de rester ici. Tu ne voudrais pas m'infliger le plus ridicule et le plus mortifiant de tous les rôles.

Il l'étreignait avec tendresse et la couvrait de baisers.

Tout à coup, elle parvint à se dégager de ses embrassements, s'enfuit à l'extrémité de la chambre, ouvrit vivement la porte d'un petit boudoir où elle s'enferma à triple tour.

Il essaya de parlementer, supplia, conjura, menaça d'enfoncer la porte et d'en appeler à ses droits.

—Non ! dit-elle résolument. Seriez vous donc capable d'employer la violence ou de faire intervenir la gendarmerie ? O'est alors que je vous prendrais tout-à fait en horreur et en dégoût.

Hélas ! il lui fallu bien se résigner.

Il n'y avait pas eu de repas de noces : il n'y eut pas pour lui, cette nuit là, de chambre nuptiale.

Mais l'aventure de Saint Thomas-d'Aquin avait reçu une telle publicité que le scandale ne pouvait passer inaperçu dans la presse.

Tous les journaux du lendemain racontaient avec force détails le drame qui s'était passé sur le seuil de l'église, en y ajoutant une foule d'incidents fantaisistes.

Bien que les reporters n'eussent désigné que par de simples initiales les héros de l'histoire, les noms furent bientôt dans toutes les bouches.

La famille de la Clémaderie, au fond de sa retraite de Normandie, ne tarda pas à l'apprendre. La comtesse poussa une exclamation de bonheur féroce : son fils était vengé !

VII.

Un mariage accompli sous de pareils auspices et troublé, dès le début, par un tel incident ne promettait pas aux deux époux une félicité bien durable.

Il était à peu près rompu d'avance, et Raymond avait du moins la satisfaction de penser que son rival ne jouirait guère de la fortune qu'il avait lui-même si infructueusement convoitée.

M. de la Clémaderie, de son côté, voyait dans le scandale de Saint Thomas-d'Aquin un motif de se rassurer, une garantie contre les revendications du mari de sa pupille.

Il aimait infiniment mieux avoir à régler ses comptes personnellement avec sa nièce, qui serait moins exigeante et plus confiante, qu'avec le capitaine Marquais.

Il se frotta les mains en lisant les indignités des journaux.

—Allons ! tout va pour le mieux ! se dit-il. Evidemment Mathilde regrette déjà son union ridicule. Elle n'aimait pas cet homme, elle va le détester. Le spectre de cet odieux coumunard qui la poursuit jusqu'aux pieds de l'autel va devenir mon allié.

Ni les uns, ni les autres ne doutaient, du reste, que la scène de l'église ne fût autre chose que le résultat d'une hallucination. L'idée d'une réapparition réelle de l'ex-fogot de la guerre civile ne leur venait même pas à l'esprit.

Mathilde était sous l'empire d'une monomanie amoureuse qui faisait voir partout l'image de celui qu'elle avait aimé et ne pouvait que lui inspirer une répulsion croissante pour son mari.

Aussi, le comte résolut-il de profiter de ces dispositions de rendre toute réconciliation impossible, de jeter de l'huile sur le feu.

Il lui suffisait pour cela d'évoquer un autre spectre et d'appeler à son aide le cadavre du fusillé de la caserne Lobau.

Il partit sur le champ pour Paris et se rendit auprès de sa nièce.

—Ma chère enfant, lui dit-il d'une voix grave, ne vous méprenez pas sur le but de ma visite. Je ne viens point pour aggraver vos chagrins. J'avais un devoir à remplir, et si votre union, dont vous vous repentez déjà, ne s'était point bâclée à la hâte, presque à l'insu de vos plus proches parents...

—A votre insu ? Interrompit la jeune femme avec surprise. Vous avez connu avant tout le monde mes intentions, ce me semble ?

—Sans doute ; mais je ne pouvais soupçonner que le jour de la cérémonie nuptiale fût si rapproché. J'espérais que vous réfléchiriez, et c'est pourquoi nous avons quitté Paris, vous abandonnant à vos propres méditations. Je n'ai voulu exercer sur vous aucune pression. Aujourd'hui je me reproche avec amertume une réserve qui m'était dictée par un sentiment de délicatesse.

—Je ne vous comprends pas, monsieur le comte, répondit-elle, et je me demande où vous voulez en venir...

—Ecoutez moi, Mathilde... J'ai une révélation à vous faire. Si tardive qu'elle soit, je n'ai plus le droit de me taire. Ah ! pourquoi n'ai je pas parlé plus tôt ? Et pourquoi vous êtes vous mariée si vite ?... Je vous avais dit que vous ne pouviez pas, que vous ne deviez pas épouser Marquais : vous n'avez pas suivi mes conseils ; vous les avez attribués à des mobiles intéressés. Et malheureusement je n'ai pas osé vous faire connaître l'obstacle invincible qui vous séparait du capitaine...

—Du capitaine comme de tout autre homme ! reprit-elle vivement. Ainsi, vous l'avez donc, monsieur ! Vous m'avez abusée, circonvenue. Vous m'avez indignement menti, en m'annonçant la prétendue mort d'Amicor Meroier ! Vous saviez qu'il était vivant : C'est une infamie que je ne vous pardonnerai de ma vie...

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884 — (No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans, enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournissons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880 — Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ces deux romans se terminent en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel).